

Poésies du singe

Fondations

I

Monstre

Avertissement :

Ceci est un poème du XXI siècle. Qu'importe qu'il s'agisse de lueurs, d'images, de tissus ou de poésie

D'ailleurs

Je crache sur la poésie. Je crache sur la poésie.

Poètes, poètes vous nous targuons du haut de ces instants que l'on nomme de grâce d'avoir reçu un don du ciel, une muse, un talent qui nous permet dites-nous, de faire frémir les autres ? Facile ! Trop facile !

Où sont vos actes ? Hugo ? Aboyeur de l'humanité ? Sept fois ? Ah ! ah !
Quel impact ? Quelle incidence réelle, concrète ? Crache au nez du néant bon à rien.

Et bim bam boum bidiboum, poète expert en pirouette, l'important c'est l'inessentiel, l'accessoire, le détail « c'est si joli ces petits riens ; je t'aime plus qu'un macdo à trois heure du matin »...

Facile ! Trop facile !

Le rossignol. Le Confitéor de l'artiste. Le sonnet en x. Malgré l'apparence, impuissance réelle, impuissance : fer rouge du fléau, ennemi premier du productivisme. Vous ne faites rien. Ne produisez rien.

Parmi les ouvrier, les médecins, même les cadres, les St Bernards, vous n'êtes rien que des tares. Désœuvrés, qui, pour voiler notre inaction, lançons toupies de nos faces. Tout pile, je me le met dans l'œil ton fléau ! Quand on pisse comme nous aux yeux du vent, peut-on bien être responsable, incident ? Tu n'es rien. Je ne suis rien.

Mais un vrai rien de rien.

Je crache sur la poésie. De vide à vide, confidences craquantes. Je crache sur la poésie. Ah ! Fleur de chêne à l'haleine vacante !

Et encore je ne peux pas le dire, c'est déjà trop violent, trop poétique. Je hum sur la poésie. Je hum sur la poésie. Toujours trop poétique. Ne plus faire sens à chacun de mes trébuchements !

Je hum sur la poésie. Je hum sur la hum. Hum hum hum.

Je ne peux plus rien que crier. Ce n'est pas le chant du cygne mais son ris. De cygne à signe, de gris à cri, de cœurs à corps. D'accord et encore, ce n'est même pas si net qu'un lézard ou une grenouille ; grenouille ? les petites grenouilles plongèrent, cela ne faisait pas plus de bruit que de petites gouttes de pluie. La pluie. Un ciel blafard que déchiquette de flèches et de tours à jour la silhouette d'une ville gothique éteinte au lointain gris. Le ciel était gris. La bise pleurait où la lumière pleut. Les pieds dans les glaïeuls il dort souriant comme sourirait un enfant malade. Il fait un somme. Nature « ô toi qui fis ces hommes saintement ». Il est dieu qui rit aux nappes damassées des autels ; car j'étais à l'hôtel et ma chambre était prise entre deux autres où l'on dormait ; mais qui a fait langue perfide tellement qu'elle ait guidé et sauvé jusqu'ici ; jusqu'ici tout va bien ; jusqu'ici tout va bien, jusqu'ici tout

Ah ! Satanés buffles lâchés dans le couloir de ma pensée ! Laissez-moi saloperies !

Il n'est plus possible, de parler de communiquer. Chaque chose est une mare où le mot saute à pied joint.

Je suis dépossédé de moi-même ; plus rien ne m'appartient que ce qui n'est pas à moi. Voler tout, je volerai tout je suis un voleur. Et je ne vous ai pas montré le centième de mon butin de folie ! Car il y a tant de chose que je n'ose vous dire. Tant de chose que vous ne me laisseriez pas dire. N'ayez pas pitié de moi. Je suis fou mais un heureux fou.

II

Au club des poètes

Excusez, excusez-moi, pa pa... pardon

Voilà

Bon, et bien, maintenant je voudrais dire, un poème qui s'appelle Impuissance ; mais Impuissance avec un point d'interrogation, il est très important le point d'interrogation ; de toute façon vous allez voir c'est un poème un peu bizarre ; enfin bizarre je peux me permettre de le dire parce que c'est mon poème.

Enfin, « mon » ; si tenté que des mots puissent nous appartenir.

C'est vrai. Comment, les mots, ces choses si communes et si salies, peuvent-ils nous appartenir ? Après tout, si ce mot est le mien comme cette petite voiture, celle d'un enfant ; je devrais vous tirer les cheveux, vous enfoncer le doigt dans l'oeil, chaque fois que je vous entends dire le mot « mot ». Ben oui, puisque c'est le mien.

Ha ha ! Enfin peu importe, on est des civilisés maintenant ; quoique toi là au fond qui te met le doigt dans le nez, je suis pas sur.

Pis... si je vous dis ce poème, c'est que je veux le partager avec vous.

Comme tout le monde. Ben oui. Même les poètes les plus élevés dans leur tour d'argent. Même les plus ténébreux, et plus solitaires écrivent pour qu'on les entende. On a beau ne chercher ni gloire, ni à être publié, quand on écrit on s'adresse toujours à quelqu'un. D'ailleurs ce sont bien les poèmes « interdits », ceux qu'on brûle tout de suite après, qui sont les plus destinés. C'est justement pour ça qu'ils sont interdits. C'est en l'absence qu'on parle à haute voix. On veut juste dire ce qu'on a sur le ventre, ce qui nous taraude, ce qui nous érode.

Enfin, je m'égare, ce poème donc, qui d'ailleurs je l'espère, vous plaira ; très important ça pour moi.

Pourquoi je m'alourdirais de ces robes de voyelles, de ces chapeaux de consonnes, si ce n'est pour vous plaire ? Pour me faire belle. Même si je sais de source dure que tout ne plait pas à tous. Quoi qu'il en soit, je préfère la beauté poignard. Qui vous saute au cou. Qui surgit de nulle part, sans raison, en toute portion, de vie. Enfin, de vie, j'ai pas la prétention de parler de la vie en général, non, j'essaie juste de dire ce que je vois sur l'instant, (et c'est déjà trop grand pour ma petite flute) ; tenez par exemple [çi-se soulèvent toutes les images de beauté passant par le lecteur à cet instant, là ! regarde à droite, à gauche ! regarde !]. Tout est beau pour être bon. Euh... tout est bon pour être beau.

O la la pardon, je dois me perdre,

mais c'est vrai que j'aimerais tant pouvoir saisir un instant votre éveil, vos yeux, vos oreilles. O oui, je les prendrai sur le vif d'un poème, un bon barbecue. Je ferais grésiller l'instant, rougi à pleins poumon ; tyran de l'effacé, j'avalerai l'évanescence, comme un pti médoc. Gloups Ah ! Ah !..... Hum, ça passe vite, c'est comme si j'avais rien fait.

C'est con ça parce que moi, je veux justement le sentir. Pouvoir m'oublier dans cette combustion. D'abord trembler dans la pénombre. Puis avant même que d'en être déjà sorti, me jeter dans la fournaise, et, en fakir sur les braises du jour, m'enflammer.

Mais d'ailleurs, il semble que je me brûle, vous vous impatientez, n'est-ce pas ? A bien oui, c'était sur je vous vois madame [ici ; tous les signes d'ennuis qu'on peut voir (ou inventer) sur le moment : même une flamme peut s'ennuyer]. O je suis désolé. J'espère ne pas vous avoir trop ennuyé. Mais c'est vrai que j'ai souvent tendance à m'éterniser ; vous me direz mieux vaut être trop long que trop rapide ; n'est-ce pas mesdames ? Enfin bref, peu importe, je ferais mieux de me

Applause

Vous voulez pas arrêter d'applaudir un peu ?

Applaudissez beaucoup !

Chui surpuissant quand même !

Non sans rire c'est quoi cette manie de singe en mal de banane, de babouine ?

Faire taper ses deux mains l'une contre l'autre comme des abrutis
Vous savez on a des briquets, des allumettes maintenant : les bougies n'ont pas besoin de vous.
Vous vous êtes cru où ?
Homo Sapiens !

On forme le « Club des poètes » enfin !
Un petit peu de tenue, de distinction.

Il faut apprendre à se contenir, à s'exprimer

Je sais pas moi, vous pourriez parler, dire : « Bravo » ou « C'était génial » ; puis vous rajoutez des petits mots : « C'était vraiment génial » ; puis vous changez : « C'était fabuleux, merveilleux, magnifique, mirifique ».
Glissez un peu de nuances dans vos idolâtries !
Que je crois avoir des hommes pas des mongols en face de moi !

Non je déconne

En fait moi j'adore applaudir
J'aime quand on applaudit tous

Tous ensemble..Tous ensemble..Tous...

Alors, je suis au milieu d'une fricassée de gouttes d'eau et tous les hommes sont des nuages
qui chialent qui chantent des fricassées de gouttes d'eau
ça crépite ! ça crépite !
C'est une guerre d'amour, d'enthousiasme !
Ca part dans tous les sens, c'est comme si chacun mettait sa pierre au vide
Sa propre pierre au grand « chaos de clapotis ».
Et puis le meilleur c'est quand on se met tous à claquer en rythme, au théâtre surtout
On dirait un taureau qui fume, qui cogne la terre du talon
« C'est plein de ténèbres et de sang »
Comme dirait Boris Vian
Toutes ces braises d'yeux dans le noir
Ces mains qui font crier l'air
Ces sourires tremblant

On dirait qu'on mène un mort à l'échafaud
Un sacrifié au grand bûcher
Un poète au Panthéon
Un homard à la casserole

C'est presque triste en fait, les applaudissements ; vu comme ça
Non, c'est vrai quoi, tout ce bruit pour rien, le néant
Puis, en plus ça signe toujours la fin, la mort
En gros, vous êtes content quand c'est fini, c'est ça ?
Sympa pour ceux qui travaillent !

Enfin en fait je m'en fous des applaudissements, je veux dire comme enjeu de débat, comme enjeu de poésie, je
m'en bas les couilles je veux dire

Je m'en fous
Chuis un artiste ?

III

Miroir (L'encre bouffonne)

Merci
Merci à vous
Avec un pareil titre, j'aurais dû être une feuille blanche.

Mais

Perles d'argent sur lit d'encre
Je suis là car vous êtes là
(C'est surfait !
Tous les jours)
Je sans nous hommes n'est pas
Je sans nous sommes n'est pas

Je crois qu'on peut parler de sa vie (le berceau et fugitif horizon) seulement la minute avant sa mort
J'espère mourir par surprise
Donc je n'espère pas un jour pouvoir parler de la vie

Mais l'espérance se passe de syllogismes
et j'espère plutôt parler du Vivant
De l'en-vie

Et de l'envie il n'y a que cela ici
De la bonne envie en air fraîche

(Douceur abortée)

Et vos yeux, et nos yeux, et vos yeux
c'est l'en-vie
Et moi je n'envie que par vos yeux
Sur mon corps noir

Et j'évolue, je dévolue, je révolue
selon vous
Je n'ai pas d'indépendance
Je m'enchaîne à la liberté

Hyperconscience

Et c'est vous, et c'est moi, et c'est vous
Rien du nous/ Nous le reste

Une chair d'oscillations

Vous me faites peur

Vous êtes trop là
Cachez un peu la lumière que je puisse vous voir

Allez !

J'entends un petit cœur qui bat
Ah non ; c'est l'horloge qui tonne

Le bruit intime s'éloigne, ça marche, je l'entends presque plus

Putain ! Vous me faites perdre mon temps
C'était si facile !

Il est où maintenant ?

Il est où ?
Il est où mon temps ?

Dans ta poche ? –Jamais
Dans ta tête ? – Y'en a beaucoup mais jamais le mien
Dans ton kyste ? – Très drôle

Il est où mon temps ! Mon temps ! Il est où ? Il est où mon temps ? Je l'ai perdu. Il est où ? Il est où ! Il est où ?
Il est où ! Mon temps. il est où , il est où ; il est où , il est où ? C'est vous qui me l'avez pris ?
Mon temps ! Mon temps ! Mon temps ! Mon temps ! Il est où ? Où ? Où ! Où ? Où ! Où ! Où ! Où ! Où ! Où ! Où ! Où !
Où !
C'est pas vrai !
Il est où putain ! J'ai tant perdu à le gagner ! Il est où ! Où ! Où ! Mon temps ? Mon temps ? Mon temps ? Mon
temps ? Ma musique Mon temps ! Mon temps ! Mon temps ! Mon temps ! Combien je vous dois Mon temps.
Mon temps. Mon temps. Mon temps. Yves ! Mon temps ; Mon temps ; Mon temps ; Mon temps 2 et 4 =1€ Mon
temps, Mon temps, Mon temps, Mon temps Je descends. Mon temps Mon temps Mon temps Mon temps Je
descends. mon temps mon temps mon temps mon temps pas dans ma poche ; pas dans ma tête ; il est où ! Ah !

! hA
! hA
! A
! h
! h
! h
!
!
!
Ah !
Ah !
A !
h !
h !
h !
!
!

!

[il se tord le visage et
le jette au sol]

Mon masque, par terre !
En mille parts !
Vous lui avez fait peur !
Il fait froid ! mon zizi se fait tout petit
Ben tournez-vous au moins !
C'est parti de votre bouche
Ben allez qu'est-ce que vous ne foutez pas
Tournez-vous enfin, chacun sa pudeur !
Non, vous ne voulez pas ?
;Vous ne pourriez pas !

Egobsédé ! Il est là !

Bon ben alors aidez-moi au moins à ramasser les morceaux
[il s'agenouille]
Ben allez aidez-moi
Regardez, on va ramasser les lettres une à une
Les sons deux par deux
Les idées trois par trois
Tous ensemble !
O ! Ca c'est vous tout craché

Non vous ne voulez pas briser le double feuilletage ?
Il n'y en a pas
Vous m'avez déjà aidé
Il n'y a rien
Le masque
[il se relève]
Il est encore là
Mon beau masque d'argile
Seul avec lui

Duérmete niña, duérmete ya
Sino el gato viene y te comerá
Duérmete niña, duérmete ya
Sino el gato viene y te comerá
Duérmete niña, duérmete ya
Sino el gato viene y te comerá
Duérmete niña, duérmete ya
Sino el gato viene y te comerá

"Sebastien" "Sebastien"	}	Vous Roux Vous
"Sebastien"		Sous vous Vous Loup
"Blaise"		vous Mou vous Vous
"Ariane"		Vous Coup Vous Houx
"Romane"		vous Vous Nous Vous
"Jasmine"		Pou Toux vous Vous
"Marcelle"		Vous Vous Doux
"Pierre"	Gout vous vous Mou	
		Vous Vous Fou

Volatile magnétisme d'identité

Boue !

Je vous ai fait peur ?

Non/Désolé

Je délire

Mais ici rien n'a de forme

Je est à l'infinif

Le jeu c'est vous

Il n'y a plus rien dire

Les feuilles mortes sont sous
vos mains
De les vriller à vous

IV

Journaux d'un mois

Avertissement : Dans le cadre d'une éventuelle lecture à haute voix ou d'une récitation en public, les mots surlignés en bleu ne doivent pas être prononcés.

« Tant de contradictions se trouveraient-elles dans un sujet simple ?
Pascal

J'ai froid
Arlequin »

Il a crié mon nom
Il m'a appelé
Pendant un temps qui m'a semblé long
Il a couru pour me trouver
De la piscine au trampoline
Du trampoline à la fontaine
Inépuisable d'amour
Je lui ai répondu
D'une voix grave exprès
Il s'est guidé à ma voix
Il est venu jusqu'à moi
Il était sourire Grand sourire
Je lui ai dit de partir
Me voilà pour à loisir
Contempler ma misère

Journaux d'un mois

Jour 1

« Je suis évident »
S'arrête
Il se pourrait que je ne sois pas possible
Que même le jet de ma sincérité
Craque sous l'aile du mensonge
Mais alors
Qu'en est-il ?
De la main des chants échappés
D'une ancre fielleuse
Du masque, encor du masque

Carmine essence par trois mains raffinée
De ma vérité ?
Ou flamme en devenir

Jour 2

Mes amis !
Qu'en est-il de nos belles promesses ?
De nos serments entiers sous les arbres de la nuit ?
Je suis inquiet !
J'ai la terre qui tourne
Si tu ne peux plus dire je
Allons nous
nous perdre l'un l'autre ?
Et mon amour ?
Où s'en vont-elles les allumettes de mon cœur ?

*

Tagueule !
Nous aimons quelqu'un pour sa permanence ; et nous l'aimons encore plus quand il nous surprend.
Voilà tout.

Jour 3

J'ai dû boire trop de vin hier soir !
Je suis encore las
Et crois l'Etre à jamais

Jour 4

Je me suis bien promené aujourd'hui
De l'entrée de la serre fleurie de rouille au fond du jardin
Jusqu'à
m'asseoir
Face à elles peut-être trouver l'autre
Ça :

Doux
Nom féminin :
Toutes petites fleurs
bien Rondes pareilles à
Des globes Blancs et
Pointillés comme
Des pépites
°
D'un souffle éparpillées
°
Petites bruitées sous la...
(*Marre d'être le guet de mes propres retours*)
°
Fusées d'oiseaux dans...
Tout me ressemble et le contraire

o

Et l'eau qui...

Il me faudrait de la colère, une mèche dans l'œil !)

Et ...

trop de choses

5^{ème} jour :

Mais vous extasierez-vous encor longtemps de ?
ma considération de je

6^{ème} jour :

Pardon je comme un moi-
-Gnon dans le regard, Hier

mais c'était un autre Jour
une autre histoire
Même un autre moi

Les anges ! Les anges possibles !

« Allez-vous en » crièrent les anges à moustaches faméliques
C'étaient le toit d'un monde.

Attendez ! nous allons parler
Tout s'est trop vite, cette complicité
Un petit instant
Attendez

Pas de temps à perdre

7^{ème} jour :

Zyva ! Je veux commencer !
Pour commencer

J'ai oublié de tout vous dire :

« J'ai enfermé cette feuille dans une goutte de pigment, d'un pigment terne et muet que j'ai trouvé
dans un grenier »

Car ma peur sera toujours plus solide que du papier

8^{ème} jour :

Je est car suis un monstre, n'est-ce pas
Qui n'a d'autres talents que de répondre

« Ouais »

A mon nom
Et faire pleurer ses yeux.
D'un bond à l'autre,

mes mois égarent les enfances
Ma feuille est maculée de cendres et bave de blancheur
le stylo, l'encre : c'est moi !
Vers une chute sans fond je suis ma propre matière.

9^{ème} jour :

Migraine

10^{ème} jour :

Cette aurore
J'ai sorti un miroir
De ces miroirs ronds qui vous grossissent l'épiderme
Style seventies
'l était dans le tiroir de l'hiver
Et après un long somme
J'ai étendu mes jambes comme d'immenses viaducs
Jetés entre deux visages
En voilà l'abondant résultat

Regarde !

Moi je ne suis que de verbes
Rangées de coïts frénétiques avec le vent
J'ai pourtant haut le culte de l'onanisme
Nécessité oblige
Mais le doute commence à faire maigre pitance
J'ai froid, ô guenilles de souvenirs !
Il me manque une chair,
des consonnes

(Mais ce serait encor mourir
Que de trier les couples
A trois lieues, Vous l'avez bien vu) !

11^{ème} jour :

M'étrangle ma vigueur
Comme après une bagarre
Ma route sera longue
Crois en avoir trouvé le rébus :
1. « Donc j'ai un corps de larve ? »
-C'est ça, vite
2. « Je marche sur mon ombre ? » -Attends
Oui, là
3. « Comme un gueux sur la gaieté »

Certes

Que dire ?

D'accord

12^{ème} jour :

Aujourd'hui
J'ai
De mon lit
Réussi à tirer jusqu'aux grands lacs de terre
Quel bonheur ! Long bonheur ! Là !
J'ai suivi les vagues lignes de vignes
J'ai déchiré mes orteils aux pierres émergées
Eraflé mon coude aux noueux sarments
Et , à l'ancien bois noir , j'ai
Reçu le point des odeurs comme un serment

Louanges !

Louanges !

A mes narines éventrées !

13^{ème} jour :

Enfin !

Content ! :

Racines retiennent Terre ; et nous dessus
Le soleil se lève à l'Est et couche à l'Ouest ; où l'inverse (ça je ne l'ai pas encore élucidé)
De.. deux miroirs fa-fa-face à face : l'infi-fini de mes yeux, et..et..et mon nez-plus bas
Le langage ? mais c'est qu'un accord plein de nom du monde à moi
Saviez-vous que la voute des églises est bâtie par coffrage ?
L'atmosphère, ça tient chaud comme un grand Damart, brother
Et des hommes se font faire la guerre pour de l'argent ou de hautes idées politiques ou de l'argent.

14^{ème} jour :

Ce jour devait être productif !
Je devais juste jongler
Avec les gasoils de mes actifs :
Sur mon toi couvert d'onglés
J'avais de grandes poignées de sens
A déverser sur la ville
Mais du béton l'arme est vile
De mes doigts glisse comme l'essence

TU ES MÉDIOCRE

Non^{ème} jour :

我接受你，我愛你
但我們永遠無法理解

Ben quoi ?

Quel est ce présupposé comme quoi je devrais me faire comprendre de vous ?

Moi-même je ne parle plus la langue

Pourquoi devrais-je exister ? devenir cette petite notion mentale dans votre esprit, manipulable de droite, de gauche, compréhensible, régulière, progressant logiquement.

-« tu veux te dépasser »

Non !

Pas comme ça, pas dit comme ça, justement !

Il doit y avoir des failles et de ces sourires dont on ne sait le sens, et de ces couleurs dont on ne sait la provenance ; et comme la pierre caméléon, je ne luirais pas au soleil ; celle qui n'a pas consenti !

Cela doit bien pouvoir se retourner !

15^{ème} jour :

Du calme

16^{ème} jour :

D'Autrui

Nocturne

Une sortie

Gratifiante

Grouillant de rire

Pincée d'ivresse

Fabuleux pain quotidien de l'analyse !

Or les autres :

Trapézistes du bleu à la haine

Cirques mal-famés et mondains

Larges toiles de mercure

Gluantes de rebonds

De leurs doigts ronds et immémoriels

S'extirpa la haie qu'est devenu mon visage.

M'en voilà tout tailladé !

Mais que suis-je beau !

N'est-ce pas ?

C'est plein de couleurs ...!

17^{ème} jour :

Non ? du barbecue de sentiments

Comme autant d'hosties à la chaîne

J'ai trifouillé les secondes et leur sincère farce

J'en ai la truffe encore humide
Et me revoilà parti
Epouvantail de couleur
Tout va trop vite
Mais quand le recyclage de mes rêveries/morts chéris ?
cessera

Je ne veux plus être le guet de mes propres retours
J'œuvre à ma destruction

18^{ème} jour :

Camelote de rires !
En terre des anges-loups
On m'a trompé
Et maintenant
Ca va barder
C'est moi l'oiseau noir
A coup d'ailes dans le nez
Je serai Samaël aux yeux jaunes et
dents de vie
Et vous prendrais à loisir

19^{ème} jour :

LA !
JE SUIS LA
SOUS VOS YEUX !
REGARDEZ-MOI
Tout noir et j'ai froid
Dans cet océan de blanc
Bucher de banquises
Sans chaleur ni lumière
Je me projette mon histoire
Gravée dans le cahier :
AVEC MA LIGNE ROUGE
-Le banc de ma chambre-
qui me fait de l'ombre et je vais la mordre
AVEC MA VOIE VIOLETTE
QUI EST SI PARFAITE
et les petits vers blancs
qui me tailladent les membres
LES BARREAUX
de ma prison privée !
Je présente mes excuses si
CLAUSTRO dans une tessiture aigre, maigre
Et un corset Renaissance®
JE SUIS LA !
SOUS VOS OUIËS
REGOUTEZ-MOI !
LA

Tu m'entends ?

20^{ème} jour :

21^{ème} jour :

Rien !

Tu n'as pas répondu

Que croyais-tu donc ?

Je t'ai attendu longtemps tu sauras

Mon salut c'est ta réponse

Pourquoi n'as-tu pas répondu ?

Je te fais peur c'est ça ?

C'est parce que je grouille et que je gigote

que je suis maigre et qu' j'ai l'air d'un gueux

c'est ça ?

On voit mes avant-bras ? mes poignets ? mes veines ?

J'ai attendu longtemps

pas un sursaut

J'ai attendu longtemps

Et pas un mot

A me mettre sous la dent

N'y a-t-il personne qui comprenne mon langage, qui puisse m'écouter, m'accueillir, me répondre ;
qui le veuille ?

On peut encore essayer ensemble

Regarde, tu vas prendre un stylo et, plus bas, là juste en dessous de « 22^{ème} jour » tu vas écrire un mot, une phrase ; ce qui te coule passe par la tête, n'importe quoi, enfonce le papier sans penser à autre chose, un mot, deux...

Notre fruit ne nous décevra pas. (Ce qu'il faut se dire)

22^{ème} jour :

*(Dans le cadre d'une éventuelle lecture : prévoir bout de papier et le donner au premier accessible :
s'il accepte ; le récupérer taché d'encre et reprendre au 22^{ème} jour
s'il refuse : écrire soi-même et tenter de lui faire manger à lui ;
s'il refuse (ce qui, il faut bien le concéder, est probable) : prendre et suivre définitivement la voie
bleue)*

22^{ème} jour :

Dague à l'ardeur du givre !
Une cascade a flambé :
Bouts de bois, métal ; bouts de moi, matelas
Eparsés au torrent intérieur :
Dans cet éternel saut périlleux
Le temps et les sens
Se confondent
...le lire et ...
Et c'est maintenant !
... le manger
Bouts de toit, de verre ; deux pas et un amour
sur le bout des yeux

Je n'ai rien vu passer !
Tu écris trop mal
C'est juste illisible, tête de chien !
Moustachu !
Tu n'es que toi et ne cries que toi
Une mêlée d'hiéroglyphes

Vous me dépassez tant que ça ?
monsieur aux Grandes Antennes

Qui pisse face au vent...

22^{ème} jour (bleue) :

Quel virage !
T'es bien sur
tu choisis ce chemin cerné de noir
Est-il déjà une trappe de lumière ?
Qu'importe
trop tard
pour nous
vent du deuil
C'est toi
ton chant
de papier que
tu oublies

connait la chanson.

23^{ème} jour :

Quelqu'un à qui parler
(Mais y 'avait-il quelqu'un)

24^{ème} jour :

Il a bientôt écrit cette nouvelle de soi
A nous deux de d'écrire l'auteur.
Où est l'unité dans tous ces personnages ?
Non, mais attend comment ça, c'est déjà fini là ?
Ce mec est vraiment dégueulasse !
Forêt de rires ou rien du tout à l'ère du plagiat mental.
Et toi, petit barbot
(A qui parler ?)
Que fais-tu encore là ?

Les mots sont de grandes bouches

25^{ème} jour :

Il était temps de mettre fin à cela.
J'ai étendu son cadavre tout chaud encore
Cadavre maigre et visqueux
Sur le lit serti de blancheur, dans les draps filés de jasmin,
Sur le dos.
Ses yeux, d'une profondeur inestimable, ainsi que ces soirs d'Hiver où la fraîcheur agrandit les
couleurs
de l'obscurité, étaient clos
Et moi, marbre d'ombre dans la nuit,
Tendrement
Je me suis approché de lui,
Tendrement
Je me suis penché sur lui
Tendrement
J'ai couché la peau ombre et liquide de mon torse sur son torse de peau blanchâtre ; sa peau froide,
vieille, humide encore, me tétanisa, un peu : comme l'orée du souvenir au creux de la nuque. Il y
avait là une température absente, j'ai traversé ma main son corps, j'en comprenais les failles, les
crevasses, les dangers et les angles. Une odeur pourpre de passé remplit mes narines ;
je toussai.
Que l'odeur s'effaçait. Je raclai l'angle de ma cage thoracique contre l'angle de la sienne, dans un
cliquetis de porcelaine. Déjà je sentais sa fièvre morbide. En moi.
Comme son cœur qui de pas en pas dansait en mon lieu
puis j'excitai mon sexe reposé sur le sien, allant et venant doucement. Bientôt je glissai cylindre durci
le long de sa cuisse pour monter doucement jusqu'à la source noire, goûtant l'interférence de
chaque poil, de chaque racine. Je venais chercher, en rythme marin, la fine peau rousse et flétrie
logeant dans les bas-fonds en nage ; je la relevai, elle se déroula comme une langue sous mon
impulsion

Je tombai sur le corps de glace. J'eus peur de sa surprise
et très vite ; je le fis basculer sur les flancs ; vins me coller en son dos ; commençai à roder du bout de
ma pine les rides saillantes et violacées de sa caverne ; fit couler un peu de mon huile sur sa corolle
gonflée, puis, le caressant une dernière fois, je relevai mon bassin en arrière ; devinai sa fente noire
et d'un bon coup je

26^{ème} jour :

Ils jouaient du ballon je crois
Je l'avais bien compris
De l'un à l'autre sans cesse indécise, la balle à leur image
Je pouvais écouter, parler
Mais je ne sais pas, je n'arrivais pas à m'oublier
J'ai tout pris à revers, par mégarde

Ablation des références
Cabriole psychologique
Incohérence et désordre

Tu suis garant de tous ses travers

« Le rire c'est l'arme du faible »
Ah ! Ah ! Et si je n'ai que la copie pour pallier mon âme.

Qu'en est-il ?

j'ai deux je gueux de guet jeux de jet gai de gueux
jeu de j'ai jet de je
geais

Qu'en est-il ?

« A toi ! »

Dans tout cela
Il n'est rien que voix végétale, œil de lierre
SEULE AU MONDE

« A toi ! »

27^{ème} jour :

Modération
Quelques pas encor tintèrent

Dans le fameux drapeau tiré par des avions le long des côtes du Sud
Puis, dans un jappement de cordes, le drapeau se détacha de l'embarcadère volant ; et, comme une
feuille de l'arbre unique, glissa pour l'air

Pur et pluriel

II
Evadées

I
Uns temps

Je culte l'instant
Fou de pluriel
Ni crainte ni vergogne
L'instant qu'on détend
Le son d'Ariel
Qui vivace me cogne

Le tourbillon doux
Pique d'abondance
Dans le rien de seconde.
On ne sait point d'où
Nous vient cette danse
Qui toujours nous seconde.

O miroir bleu d'Instant
Ton cours immobile,
Battu par ton aile
Au repli inconstant,
M'emplît d'un habile
Eclair d'éternel !

II
A Laëtitia

Là sentez-vous cette fraîcheur du dimanche frustré ?
Le jour encor pâle ouvre doucement ses joues bleues et froides
La nuit lui a encor fait faux bond
Il l'a cherché tout hier jusqu'à l'autre bout du monde, jusqu'à l'autre bout du lit, de ses grands déserts de nacre
jusqu'aux jungles noires et muettes.
Il voulait la pincer
Mais rien à faire
La nuit lui a prosé un beau lapin
Ce matin, il a pris, faute de mieux, une douche froide dans l'arc-en-ciel que l'eau raffermisse ses yeux gonflés
d'amour et de tristesse
Aujourd'hui encor, il va repartir chercher la nuit assommée au fond de quelques caniveaux pour avoir trop fumé
et l'avoir trop fui
Il la portera, lourde de sa fourrure d'étoile, rapiécée de cernes, tant bien que mal
Il la mènera dans le petit cosmos rouge et blanc, bientôt noir, qui lui sert de grand nid
Mais là, mais là, au moment de l'embrasser, comme un adolescent
Il sentira encore
Cette fraîcheur du dimanche frustré

III A table !

Buissons de mimosas
Plage de galets
Verdeur des collines
Saviez-vous qu'il est possible
Paille des collines
Des enfants sourient la plage
Buissons de mimosas
Tempêtes de pierres
Cris de chats sauvages
De regarder, d'aimer, de vivre ?
Les diabolos sont rouges à en perdre le fil !
L'eau des lacs est déjà ciel
Ciel bleu et blanc nuage
Gorges élastiques
Saviez-vous qu'il est possible ?
Crépitement de la roche
Verdeur des collines
Des enfants sourient la plage
Calcaire aquatique
De regarder, d'aimer, de vivre
Transparence des eaux
Cris de chats sauvages
Des chants fument l'éternité
Cabane de bois
Barques oubliées
Tempêtes de pierre
Buissons de mimosas

IV Retrouvailles

I

Inlassablement, je me hais
Car je ne t'aime plus
Inlassablement je te hais
Car je ne m'aime plus

Sont-ce nos mains qui réitèrent
Les mêmes phrases qu'avant ?
Livres volants, glaçons d'éther
Tombent en route pour l'Avent.

A croire que tu t'es coupé les cheveux
Tu ne te reconnais plus
A croire qu'on a couché les adieux
Tu ne me reconnais plus

II

C'est bien la même voix, le même regard, les mêmes mains ; et cet air hagard...
Mais ce n'est pas toi

Je crois même que c'est le même moi-même celui-là même
Qui ne t'aime plus

III

Va
un jour

L'on s'aime et l'on se sème et l'on saigne pour s'aimer encore et semer encore et saigner encore
Pour un corps à corps
Avec l'absence

Mais est-ce nous ?

En retard le corps, toujours en retard

IV

Va
un jour

L'on s'aimera ; et reviendront les chansons qui nous firent parler ; et les paroles qui nous firent chanter.
Un jour ces extases
Un jour ces petites joies
Un jour ces grands bonheurs
Et ces longues félicités
Un jour l'exaltation
Oui, un jour, bientôt, là, tout proche ; c'est sûr, non ?

Mais pas aujourd'hui

Ce n'était jamais notre jour et nous mangions sans assiette.

IV

Je devrais abimer, déchirer ton visage jusqu'à ne plus le reconnaître. Te frotter les yeux, te bruler la joue, te couper les lèvres. Rendre ton visage inhumain jusqu'à ce que nous ne soyons plus monstre l'un à l'autre.

V

Pornographie de la plainte

I

Dis

Tu veux pas me faire de la place un peu
Arrête de tirer toute la couette
Donne moi rien qu'un brin de chaleur
Un petit arpent de ta conscience, un petit arpent
Que j'y fasse pousser mes tomates
Un petit jardin où tu viendras salir tes mains avec la terre du mensonge
(Oui, aies les mains blanches du mensonge ; que la saleté soit mieux visible)
Cesse de tirer toute la couette
Donne-moi un bout de toi

Que je mâche à défaut de te sentir

II

Regarde mes mains
Elles sont pour toi
Je te les offre malgré moi
Je pleut des mains sur toi
Pleure mais rassure moi
C'est bien faux tout cela

III

Où suce mes yeux
Lèche ma voix
Que je parte en brèche

Dans les tréfonds de toi
Suce mes yeux
Lèche ma voix

N'oublie pas d'avaler

IV

Mais oui je suis serpent
Mais oui je serai lion
Mais oui araignée
Quand tu viendras bourdon
Et puis le sanglier
Pour parer les chardons
De ta coque de hérisson
Mais oui chien, chien
Chien, encore chien
Aussi canasson
Pour porter tes fesses de juments
Et tes sourires de mouches
Tes amours hyènes
Tes baisers d'élan
Et le soupir farouche
De ton dos de baleine

(Mais regarde-nous un peu)

V

Ecrase-moi. Je veux sentir peser ton âme sur le corps fragile. Je veux sentir exister le corps sous le poids de toi.
Agite. Remue. Bouge. Existe. Enfonce. Défonce-moi.
Que je sois plus légère.

Clair poème

Suite à de trop longues heures passées à déchiffrer le flot de poètes, douteux à un point qu'ils en semblent mensongers ; nous prenons la décision d'écrire un poème lyrique qui soit clair. Ce poème, vous le comprenez bien, est unique en son genre, et, en cela, PRECURSEUR (je compte sur vous les gars). Vous comprendrez donc que je tremble déjà à l'idée de l'écrire. Mais rassurez-vous, je vais tenter de me contenir au mieux afin que mon élocution et donc la lisi, la lisibi, la lisibilité du texte (pardonnez-moi, mais vous sentez mieux ainsi que cette entreprise est un vrai chemin de croix) soit, en proportion de la clarté sémantique du poème, parfaite. Je vais m'attacher à tracer avec précaution chaque lettre ; chaque concept sera indubitable ; chaque thème, évident ; chaque émotion, logique. Point de doute, vous pourrez être sûr à chaque clins de langue, de tout ce que je veux dire. Mon âme sera pour vous livre ouvert, de l'eau de roche. Et quelle limpidité ! Sereine, confiante comme le sommeil d'un éléphant. Oups ! Excusez-moi de ce petit écart lors de l'introduction qu'il me vaut mieux donc terminer.

Alors voilà :

Mon dieu, je tremble ;;; je tremble. ?

Marte Toidun

VII Peinture à l'eau

Des encres noires sans papiers croissent au bord du marécage
Elles vadrouillent, puis très vite broussaillent dans des torpeurs de lait, comme des squelettes, pour vadrouiller encore
Elles cherchent un toit où fondre leurs siècles de pigments
Noires sur un fond de vert. Verre de noir
Elles boivent, bien sur, elles boivent et vomissent aussi
Parfois elles trinquent leur hanches endormies
Les unes les autres
Dans une tambouille d'enfant
Des encres sans papier, ferment de salive, pulpe de liquide oculaire

Et de leurs propres vomis explosifs
Ils éteignent des feux :

Des étincelles de bourgeons
Dans un fracas crissant de fumées
De grands éclairs rouges comme des phares
Luisant dans un horizon courbe d'oxygène
Pour un petit toujours (Qu'est-ce que ça veut dire ?)
Des encres liquides à bouches de buches
Qui allument des feux sans papiers

~~H pleut~~ ~~H pleut~~ ~~H pleut~~ ~~H pleut~~ Il pleut

Le ciel est perfectionniste
Les encres s'affolent, les arbres se déchirent
Tonnerre Flamme Rincée, leur peau est en danger
L'eau surtout, l'acide et terrible
Les épand en ruisseau qui, rongant la bruyère
Gorgent les vallées, abreuvent les biches
Suspendues en leur course
Noient les liqueurs assoiffées
Qui ont un nez, une bouche et des yeux, de grands yeux

Et très vite sur la terre d'eau noire
Une encre verte sans papier...

VIII Poème mignon

Bon alors, qu'est-ce qu'on dit, petit enfant aux joues rosies, pourquoi qu'on pleure ? on a perdu sa maman – Oui – Et où est-ce qu'elle est sa maman – Elle est pendue à l'échafaud- Ca alors, mais pourquoi qu'on l'a pendu, avec le cou scié par la corde, et les yeux sortant, à l'échafaud – Parce qu'elle a pêché – Et pourquoi qu'on dit qu'elle a pêché cette marâtre au teint violet qui a la langue sortie – Parce que c'est une sorcière qui viole ses enfants – Et pourquoi qu'elle viole ses enfants cette morte à la peau rouge et noire ? – Parce qu'elle avait pas de mari – Et pourquoi qu'elle avait pas de mari, cette momie aux narines tuméfiées ? – Parce que ses enfants l'ont tué – Et pourquoi qu'ils l'ont tué ses enfants aux joues rosies et aux yeux jaunes ? – Parce qu'il était méchant – Et pourquoi qu'il est méchant, cet homme plus qu'homme garant de santé et de morale – Parce qu'il les frappait – Et pourquoi qu'il les frappait, ces enfants aux joues rosies, aux sourcils de pierre ? – Parce qu'ils étaient méchants – Et pourquoi qu'ils étaient méchants ces petits loups à dents blanches – Parce qu'ils ont perdu leur maman.

IX

Ceci n'est pas une pipe

O pipe divine :
Douceur humide et régulière
Pour le mât empesé,
Comme ingéré par un doux lierre,
Langue qui sait oser
O pipe divine !

O pipe royale !
La soumission volontaire
Des yeux magnétisés
Par ce phare qui n'a de terre
Vaut bien tout Elysée.
O pipe royale !

O pipe revêche !
C'est merveille que quelque dents
A brillance irisée !
Car l'imprévu, preuve d'ardent,
Est toujours avisé.
O pipe revêche !

O pipe soudaine
Glissant des lèvres au bas-ventre !
Accident embrasé ?
C'est une flamme qui m'éventre
Par sa pointe évasée.
O pipe soudaine !

O pipe glissante
Et motion neuve de nos astres,
Deux substances une visée !
Je prie le ciel rasé
Qu'au grand jamais l'on ne me castré !
O pipe glissante !

O pipe duelle !
Tu me dis que joue un jeu ?
Sache qu'à m'amuser
Moi ne songe pas. Car je
Sais qu'à vit, langue usée
O pipe duelle

X

L'amour est dans le bois

Tu ne crois pas ? moi je suis sûr qu'elles ne brillent que pour nous les étoiles ma chérie, pour que je puisse voir un peu ton visage ; ce n'est pas rien qu'une phrase de poète romantique à l'eau de rose, non surtout pas ; mais c'est plutôt que je passe déjà tant de temps à t'imaginer quand tu n'es pas là ma petite chérie ; tant de temps à construire –non reconstruire- ton visage, patiemment et avec application parce que j'en aime la perfection et j'en dois être à la hauteur : je voudrais en représenter exactement tous les reliefs qui sont comme les stigmates de ton âme, les creux et les bosses de ton caractère accidenté ; mais c'est fatigant bien sûr, non pas que je n'aime pas me fatiguer –j'adore me fatiguer surtout pour toi, surtout en pensant à toi, je pourrais me casser le dos, me casser les reins en pensant à toi, je péterais un anévrisme rien que pour te faire sourire et me faire sourire en te faisant sourire ; mais disons que c'est quand même fatigant de t'imaginer ; alors quand j'ai l'occasion de te voir vraiment (comme ce soir) et bien je la rate pas, parbleu, et c'est pour ça que je suis sûr que les étoiles ne brillent que pour nous, qu'elles brillent pour que je puisse te regarder ; et elles brillent spécialement ce soir, parce que ce soir je t'ai attendu longtemps n'est-ce pas ? parce que les soirs de nuages, les soirs où le ciel est tout noir et qu'on est ensemble, je dois -alors même que tu es là ! -encore faire l'effort de t'imaginer, et ça m'est presque encore plus douloureux de t'imaginer alors que tu es là parce que je sens que tu es là et je sens à quel point ma pauvre imagination est faible quand j'entends les couleurs de ton souffle, les richesses de ton mouvement ; et donc c'est pour ça qu'elles brillent les étoiles n'est-ce pas ? parce que ce soir encore je t'ai attendu longtemps, alors elles ont décidé de briller elles se sont dit « on va briller ce soir parce qu'il est fatigué le pauvre d'avoir tant attendu et tant imaginé » ; alors elles se sont mises à briller pour qu'enfin je puisse me reposer dans tes bras qui se reposent dans les miens, dans tes yeux qui rougissent à la chandelle de mes yeux, n'est-ce pas ? ça te fait rire ? Si, je vois bien que ça te fait rire, je suis sûr que ça te fait rire ; ton rire je le reconnaîtrais entre mille, je l'adore, tu ris comme une branche qui craque, c'est doux comme du bois, et j'adore ça ; tu veux pas rire encore un peu ? Non, non bien sûr tu as raison, ça ne se commande pas, c'est naturel, j'ai toujours ce tort-là de vouloir commander les choses, tu m'en as déjà fait le reproche n'est-ce pas ? et tu as raison les choses elles arrivent quand elles arrivent, il ne faut pas s'en faire, tu as raison, tu m'aimes ou tu ne m'aimes pas, peu importe, enfin si cela importe beaucoup mais ne t'inquiète pas ma chérie, de toute façon je ne suis pas pressée, je te laisserai tout le temps qu'il faudra pour que cela vienne, tu vois je te laisse venir à ton gré à ton aise, comme le vent, tout le temps que tu veux ne t'inquiète pas ; et même si tu veux, tiens, si tu es fatiguée, tu peux dormir peut-être, voilà c'est ça, génial ! endors-toi comme ça, à mes côtés ; j'adore même quand tu bailles, on dirait le chant du vent dans les arbres, et bien baille ma chérie, baille ! j'adore ! sois le vent, sois le bois, sois la forêt dans laquelle je rêve de me perdre jusqu'à m'oublier, jusqu'à oublier qui je suis, ce que je fais, où je vais, surtout où je vais parce que j'ai semé des milliers de bouts de moi partout dans ce bois que j'ai tant arpenté en t'attendant, si bien qu'il est difficile maintenant pour moi de me perdre dans ce bois que je connais mieux que moi-même ; et c'est pour cela que je rêve de me perdre en toi ; je veux courir au fond de toi jusqu'à oublier d'où je viens, je veux me griffer le visage à tes branches, m'arracher la peau des genoux en courant à travers tes ronces, perdre haleine à l'odeur de ta sève, je veux me prendre les pieds dans tes racines (ne pas vouloir les déloger les racines, oui, c'est vrai, ne pas vouloir les déloger tu es là où tu es et ça me va comme ça) mais oui me prendre les pieds dans tes racines et tomber sur toi, dans toi comme je tombe maintenant sur ton corps et t'êtreindre, t'êtreindre bien fort, détailler ton terreau, connaître tous tes copeaux, toutes tes écorces, et enfoncer mon nez dans ta terre, ta terre fraîche et humide qui sent, (car oui tu sens ma chérie et c'est merveilleux !) car tu sens si bon ! une odeur fraîche, humide et enivrante tu es plus enivrante ce soir qu'un bois de pin sous le soleil de juillet, et tu m'enivres ma chérie, tu m'enivres et j'adore ça putain ça m'excite, ça m'excite tellement et j'ai tellement envie de toi maintenant, je suis désolé, je sais que tu voudrais dormir, t'absenter, mais à force de parler, parler ça me monte à la tête et j'ai tant envie de toi, tu veux pas...attends, juste un petit baiser, attends, s'il te plaît, voilà ne bouge pas, ne bouge pas ma solitude chérie, ne bouge pas, ne t'inquiète pas, je ne te ferais aucun mal, parce que de toute façon on ne peut pas violer la solitude, n'est-ce pas ? on peut lui faire l'amour à la solitude, hein ? C'est bien la pire des prudes, la solitude ! Tu ne crois pas ? moi je suis sûr qu'elles ne brillent que pour nous les étoiles, ma chérie, pour que je puisse voir un peu ton visage...

XII Le grand débat

Nous sommes les prêtres de nos corps. Elle m'a confié le soin de ses courbes, j'ai mis mes angles à sa précaution.

Où est-ce que tu vas ?
Je cours au jardin du temple

Où est-ce que tu vas ?
Je te suis et nous traversons le jardin

Nous savons par corps notre office.

Mais nous regardons toujours avec ce même étonnement s'allumer les bougies de notre désir. Je crois que c'est l'encens qui chante. Tu crois ? Nous regardons avec stupéfaction le cours de nos propres miracles. Regarde ta voute, non ce n'est pas ta voute, regarde notre voute qui se gonfle ! mieux qu'un poumon ! parcourue de milles reflets rose rouge et orange ! de milles palpitations ! La chaleur nous baigne d'évidence. Elle se penche sur le sol, elle en écoute la respiration : « Les dalles ! je crois qu'elles ont froid ! » Nous enlevons les stigmates de la pudeur pour mieux comprendre nos mystères et ceux du temple. Dans l'appareil de notre nudité, nous grimpons de quinconce à l'autel du sacrifice.

Commence la litanie du désir. Nos langues se disputent féroce le dernier mot. Je ne cesse de lui sauter au cou, elle ne cesse de me mordre l'oreille. Elle est trop pertinente. Je veux parvenir au sacrifice. Mais elle me tempère dans mes opinions : elle vient tranquillement arrondir, ou plutôt polir, d'un geste distrait, le bout de ma verge.

Elle trouve un grand plaisir à ce premier rituel : elle aime à caresser mon raisonnement. Elle l'apprivoise avec précaution du bout de ses doigts comme un oiseau fragile ; elle essaie de le saisir et quand elle le tient, elle le presse, le presse, le bouscule doucement pour en extraire la pulpe féconde.

En ce même temps, j'explore l'intimité de sa parole. Tout est dans l'adoration préalable. Avant de chercher à la comprendre, je dois longtemps la regarder. C'est une parole sauvage, bouillante. Je l'apaise en soufflant légèrement dessus de façon à la faire vibrer comme un champ de fleur. La terre flattée s'ameublait alors et fond comme une dragée.

Je dois aller contre elle.

Je rentre doucement. Je rentre à peine. Presque je ne rentre pas, je reste à distance pour ne pas être tout entier soumis au charme de son intelligence. La parole se dilate. Le sens s'ouvre, éclot, éclate dans les airs comme un bouquet de serpents colorés. Alors je comprends sa parole, je prends sa parole, je rentre dedans, je l'explore, j'y adhère, je m'en décolle, je l'accepte et la rejette et l'accepte. Je la malmène doucement pour mieux la posséder. Si bien qu'au moment où mon intelligence formée par ses mains, épouse entièrement sa pertinence par mes mains lissée, nous jouissons de l'accord subtil de l'âme et des sens. La vérité.

Vient alors seulement le grand sacrifice : le dodo !

XIII Cher papa Noël...

... Cette année, je voudrais que tu m'apportes un beau garçon. Mais pas n'importe lequel ! Je veux qu'il soit beau, oui ! bien beau ! Mais pas trop beau car je dois toujours être plus belle que lui ! Je veux qu'il me regarde pendant des heures ; que ma beauté soit le piston de sa folie : ma chevelure sera un trésor rapporté d'Inde, mes seins seront l'Argentine et ma lèvre une plage de Sicile. Le voyage sera dans mes yeux ; et moi je voyagerai dans ses bras. Je serai comédienne, il sera le conteur. C'est pour cela qu'il devra aussi être bien fort : il faut qu'il puisse m'emmener, me porter partout où il va. Et il ira mon cavalier, oui il ira sans cesse ! J'aurais toujours une nouvelle maison à décorer ! Comme dans les Sims. Voilà, c'est ça : je veux qu'il me fasse vivre comme dans les Sims ! Que tout m'apparaisse possible ! Qu'il m'emmène, me tire par la parole comme une marionnette par le bout du nez. Et qu'il me fasse danser ! Nous danserons si souvent que cela finira par nous reposer. L'imprévu sera de coutume et nous n'aurons qu'une certitude : la nouveauté.

Qu'il me mente qu'il me manque qu'il me manque et qu'il me mente

Oui, la nouveauté. Mais en même temps, je dois être sûre de lui. Ce serait bien qu'il ait toujours la même coiffure et que je puisse savoir d'avance toutes ses réactions ; comme ça je saurais toujours exactement ce que je dois lui dire pour qu'il fasse ce que je veux. Mais je veux aussi qu'il me surprenne ! Il doit être lisse comme un galet et renfermer plus de secrets qu'une montagne. Je veux pouvoir imaginer toutes ses vies antérieures : marin, aviateur, chasseur de licorne ou jardinier. Il doit être un fauve, un monstre de pierre que je dompterais pas à pas et main à main. Il me fera même un peu peur. Il sera le totem de tous les dangers ; il faudra qu'il me rassure. Et, alors quand nous traverserons des ciels vérolés par les oiseaux piqueurs de cervelles (sous les hurlements des orages tropicaux) je pourrais dormir tranquillement dans ses bras. Et lui, il se reposera dans mes yeux.

Qu'il me mente qu'il me manque qu'il me manque et qu'il m'aimante

Dans mes yeux, car nous n'aurons pas le temps de nous arrêter. Nous irons sans cesse et nous ne serons jamais pressés car -au fond- nous n'arriverons jamais vraiment. Il faudra qu'il mente, mon petit papa ; qu'il me dise toujours « c'est au prochain virage » ; et qu'il y ait toujours un prochain virage à passer. Oh oui mon petit papa ! sans jamais enfouir nos racines, nous serons partout chez nous. Car quelle ville, quelle jungle ou quelle plage serait assez grande pour contenir notre amour ? Nous serons dangereux, père Noël, sache-le. Nous serons contagieux ; notre amour infestera chacune des patries où se porterons nos pas...

Non, en fait, excuse-moi Père Noël, notre amour sera discret. Ce sera plus simple comme ça. Juste un petit amour qui passe dans une allée comme une feuille de platane. Simple et discret. Car il n'y a rien de plus simple que l'amour, n'est-ce pas Père Noël ? C'est juste deux personnes qui se reconnaissent entre elles. Il n'y a pas à débattre ou à argumenter. Quand l'on s'aime c'est tout simple, non ? Dis, est-ce que c'est simple d'aimer, père Noël ?

Qu'il me mente qu'il me manque qu'il me moque et qu'il m'aimante

En même temps, nous pourrions aussi très bien fumer le temps tranquillement dans notre chambre. Mais alors que ce soit une chambre cozy ; oui, une chambre à notre image. Une chambre étroite où les regards se croisent. Une chambre pleine de buée qui sera toujours chaude, même quand il fait froid dehors. Il faudrait que cette chambre soit un chalet et un bungalow à la fois. Une chambre à notre odeur

En tout cas, il devra être attentionné. O oui, qu'il ne regarde que moi ; qu'il m'adule en apparence ; ma beauté sera la prison de sa folie ; et nous irons partout, partout : s'embrasser sur les plages de Sicile ; se battre avec les loups d'Argentine. Nous aurons le secret de toutes les terres et nous infesterons les forêts et les ports. Nous serons dangereux, père Noël, dangereux. Mais surtout qu'il soit beau ! Qu'il soit beau ! Beau comme notre amour qui sera simple, père Noël, si simple... et plus léger que les mots qu'on oublie ! Et puis qu'il me frappe, qu'il me frappe et me rassure. Il sera conteur, je serai comédienne. Je serai funambule, il sera le filet. Mais qu'il soit beau père Noël ! Qu'il soit beau !

Je suis désolé

« C'est dans ta tête tout ça... »

Dans le caveau de déchéance,
On entend bas cliquer les bocks.
En ce lieu, on parie la chance,
Et puis ce Dieu dont on se moque.

Vé la ! notre santé pesante
Tourner en fumée qu'on évente
Entre les trop tristes rayons
De nos fiers soleils, les néons.

Derrière cette fumée,
Qui prend à la gorge et au sang,
On distingue des corps d'enfants.
Enfants raides et costumés.

Levons, levons ! Levons nos verres !
Et les glaces, dressées en Graal,
Comme des fruits cueillis trop verts,
S'éclatent sur le béton sale.

A nouveau, les verres sont vides.
A nouveau, les gorges arides.

Faut-il encor verser le vin ?
Puisque ce trou vil est sans fin.

Voici les doutes si bleutés,
Qui passent en nos sombres caves,
Sur nos sous-riantes bataves,
Comme de la sueur givrée.

Ah ! Tisons-nous ! Monte le son !
Lace tes souliers, dansons !
Je veux vous voir, beaux canassons,
Faire trembler mon saucisson.

Etouffons l'œuf et le noyau !
Cette plante qui va germer,
Comme du lierre sur ton dos,
A jamais pourrait te ronger !

...Reste dans ce lieu fumigène...
Oui...avec nous...jusqu'au coucher
De la lune...toujours levée...
Avant que l'autre ne s'amène.

L'autre, qui fait si mal aux yeux.
Qui déchire, découvre et plisse
Le lin tendu de nos abysses.
L'autre, terrible et ennuyeux.

Lui qui éclaire nos faciès
De ses doigts-lourdeaux lumineux-
Qui fouillent le fond de nos pièces
Jusque d'apercevoir nos yeux.

Pourtant, nous sommes bien entiers.
Regarde, je suis, là, présent !
Demande au vomi dans l'évier :
Il dit mes tripes et mes dents.

Et dans le caveau de fumée
Plus, mais il n'y a plus d'odeurs.
Nos narines sont verrouillées,
On pourrait sentir nos peurs...

Alors le dégoût de nos êtres
Qui, de nos yeux, lèvres et nez,
Dégouline en de longs reflets,
Croule en volutes de bien-être.

Au milieu des vertes senteurs,
Un fou s'érige, peu flatteur.
Et, chancelant, il déblatère
Des mots à la couleur de terre
Il secoue du bout de sa main,
Torchis de plantes allumées,
Nos torts, conservés avec soin ;
Et braille et gueule, enflammé,
Et il nous laisse tout de glace
Mais ceci, seul en apparence :
Notre cœur qui crie à l'absence,
Se liquéfient quand on l'enlace.

Vite ! Arrêtons-le ! Allez !
On se saisit du vagabond.
Trop droit et trop diluminé.
Qu'il reste ici ? Hors de question.

Le tenant des doigts par la peau,
On le tire et puis le balance.
Il roule au fond du caniveau.
Enfin ! La fête recommence.

Tous ces idiots de pantins,
Rient, certes, mais sont froids et pâles.
Au fond de leur gorge, l'opale
Du doute bleu, déjà, étreint.

Et les appelle à son chevet :
« Venez dormir à mes côtés
Joignez ma sieste minéral »
Là où ronron se change en râles.

Au fond des cœurs, gronde déjà,

La fumante haine de soi.
Fleuve alors l'onde de folie
Dont tout les cerveaux sont épris.

Et ces hommes déjà fantômes
Prennent tous en main les tessons
Et se les envoient à la gueule
S'assomment se massacrent
Ecrasent le verre sur les visages
Se plantent se découpent
Le sang rouge à flot sur les mains
Convulsions
On écrase des pieds les doigts
Saute à pieds joints sur les cris
Les chaises volent les poutres sont mises à bas
Ventres enfoncés
On expulse les mâchoires
Les poings s'abattent
On emporte les cheveux
Viols
Nez éclatés sur le béton
Arrache les bras
Allumettes percent les yeux
Gorges plantées de bris de verre
La chaîne vole en éclat
Thumbbbb....

Silence

Des fantômes occis, des cadavres dessous,
La vision, surin d'horreur, nous prend au cou.
Pourtant reste un gamin, qui, lui, a survécu,
A la foudre folie que, nous, nous avons vu,
Se relève rébus, la face enflée de coups
Regarde, l'œil dissous, les restes de la fête !
Bris d'hommes sans têtes : pavés, ni sur, ni sous,
Ce sol, foncé d'esquifs, et blanchis d'allumettes.
Le sang mord le béton, en diable corrosif,
Se glisse entre les os, enflamme les arêtes.
A la vue de ces monts, ces masses d'explosifs,
Il n'est guère si gros, que, d'un coup, cela pète.

Ah !

Dans le caveau de l'espérance,
On entend bas cliquer les stances.
Des jambes de bois raclent, passent,
Ce béton froid, où l'on très-passe.

Jalousies

La culasse déchargée,
Ma tempe soulagée.

- Ouais...je le regardais, le pauvre ; lui qui a si souvent l'air joyeux, avec sa mâchoire qui s'effondrait, on aurait dit un chien boiteux
- Il boitait, je crois d'ailleurs
- Pourquoi ?
- Il est tombé dans les escaliers, ce me semble
- Faut dire qu'il avait bu
- Oui il parlait plus du tout
- Il avait l'air un peu triste
- Pourquoi ?
- Je sais pas, quand t'as l'air triste, t'as l'air triste ; ya pas de justifications précises ; c'est un air quoi
- Non, mais pourquoi il était triste ?
- Je sais pas, moi ; c'était peut-être qu'un air.

Il est de ces moments où il nous semble qu'il n'y a plus rien que nous qui existe ; plus rien que soi-même. On ne peut plus écouter les autres, leurs discours semblent décousus, on ne les comprend pas, il n'y a plus de sens, juste des sons qui volent l'air.

Et cette chanson du « punk à chiens » et les petits yeux de Laure braqués sur Lou ; et Laure qui rigole, qui rit aux éclats. Et ces rires, ces rires qui ne sont pas pour moi.

Ce sont des moments où, comme un bernard-l'ermite en sa coquille, on se replie sur soi-même. On croit pourtant alors faire le vide, se « retrouver ».

Et le petit pied de Laure qui s'avance timidement jusqu'à la jambe de Lou.

Pourtant, à l'intérieur de la coquille, on ne voit qu'une seule chose, le portrait, le portrait à l'infini dessiné du visage aimé.

Les yeux de Laure braqués sur Lou

Et alors, nos propres pensées, habituellement si proches de nous, si immédiates, ne nous arrivent plus qu'avec un certain retard. Ne nous arrivent plus du tout à vrai dire. Oui, on est incapable de penser. On ne pense pas. Simplement on écoute les paroles du ; on observe, avec l'attention d'une fourmi qui se lave les fesses, les gestes, tous les gestes, les moindres sourcillements du ; on sent, on ressent, simplement et uniquement la chaleur du visage aimé.

Toutes nos pensées potentielles, toutes les choses, les mots, que nous aurions pu penser, ne viennent pas. On est totalement dépossédé de notre autonomie, aliéné à un tiers ;

Un tiers qui vit, qui s'agite, qui désire, qui rit, qui lévite, pour s'enfuir bientôt. Un tiers insaisissable. Donc.

Il n'existe plus que ce tiers agissant.

Les cuisses de Laure légèrement dénudées.

Et voilà, on s'engage ; on perd un peu de sa liberté pour se braquer sur un autre. Mais alors la liberté serait jouissance de soi dans soi ? La liberté serait une sorte de masturbation consistant à agir selon ses seuls instincts propres ? Selon ses propres mouvements ?

Ils n'existent pas, le sais-tu.

L'homme n'est que rebonds. Quel dommage ?

Mais qui aurait cru qu'il n'est de mouvements plus impérieux que ceux qui vont vers l'autre. Qui eut cru, que jamais je ne me serais senti plus moi que dans l'autre (le visage aimé)

Bonjour

Tu avances. Sans doute tu marches. Rien à signaler. La route bat son plein. Pourquoi chercher un sens à gauche, à droite, dans les tortures du paysage ?

Tu avances et tout va pour le mieux. Tu regardes, mais tu ne regardes pas. A quoi bon ?

Tu connais la route

La route n'est même plus la route, c'est une série de rendez-vous que ton regard a pris avec elle. Tu la regardes, mais tu ne la reconnais pas car tu la connais trop.

Tu avances, et tout va, tout défile dans la danse de ton amour débile. Cette route, tu la connais.

Tous les jours, tu la vois, tu la sens qui sinue, s'insinue en toi

Elle a ses creux ses rebonds

Tu as tout ordonné d'avance

Pour la danse

De ton amour borné

Mort-né, éborgné...

Cesse de faire le pitre.

Le terre s'ouvrirait sous tes pas que ça ne t'étonnerait pas.

Qu'est-ce que tu fais ici ?

Finalement.

Qu'est-ce que tu fais

Là

Maintenant

Tout s'agite, tout crie autour de toi, et tu sommeilles, et tu regardes passer les mouettes ?

Tu ne sens pas le vide battre sous tes pieds ?

Qu'est-ce que tu fais-là

Où vas-tu

D'où viens-tu

A quoi bon poursuivre éternellement cette balle lancée nulle part

Tu n'es pas un chien

On t'a donné un os à mâcher

C'est la vie

Sais-tu au moins qui je suis ?

Sais-tu qui je suis pour me suivre comme cela là où je t'emmène ?

On ne t'a jamais dit de ne pas suivre les inconnus ?

Mais tu connais la route

Curieusement

Tu ne sais pas où elle va mais tu connais la route

Et chaque sillon qu'on te propose mène au même endroit car ce sont bien tes yeux, et tes oreilles qui dessine ma voix

Et pourtant, tu me suis, tu m'écoutes depuis déjà tout à l'heure

Pour la simple et bonne raison que j'ai pris la parole

Et que puisque tu as commencé de l'écouter, tu l'écoutes

Sais-tu que comme cela on a dressé des peuples contre d'autres peuples

Simplement parce qu'on leur a parlé et qu'ils ont écouté

Regarde, tu es déjà arrivé à ce lieu du nulle part

Mais à quoi bon me suivre
Dans ma route pour l'errance

Ami

Car je n'ai rien d'autre à te dire que

Bonjour

Caresse

C'est donc toi, chienne, enfant terrible qui m'a mis dans le ventre ce goût de la caresse, ce goût d'autrui. Ce plaisir à sentir une main différente de la sienne qui vous caresse le corps, les cheveux. Qui m'a mis cette dépendance. Car après tout qu'est-ce que la caresse, si ce n'est le plaisir de trouver une manifestation sensible, physique de l'attention d'autrui ? Le plaisir de sentir les frontières de son corps redéfinies par le passage d'autrui.

Oui ! tu m'as inoculé cette joie vicieuse qui est celle de recevoir l'attention. Car après tout chaque caresse, n'est jamais qu'une petite gloire ; et toute mon enfance, tu m'as glorifié, glorifié encore de tes milliers de caresses.

Il faudrait inventer un compteur de caresse. Quand commence une caresse ? Quand finit-elle ? L'espace de la caresse tient-il entre l'atterrissage de la main et son décollage ?

C'est donc toi chienne, enfant terrible, mère ; qui m'a donné ce goût pour la gloire. Ce goût de sentir mon âme dans une autre âme. De sentir mon âme s'étendre et comme pulluler en dehors. De sentir mon âme comme du sperme ?

Je veux sentir des milliers de caresses.

Caresse que les innombrables frottis que rencontre l'idole au milieu de sa foule ! Caresse que les regards et les voix braqués sur le politicien ! Caresse la bonne note ! Caresse qu'une blague qui fait son effet ! Caresse que je t'aime.

Un jour, maman nous dormions dans le même lit. Dans le lit de cette ancienne chambre d'ami, qui était verte et qui avait des livres et les étagères de la chambre de Dimitri. Et nous avions chaud mais j'étais seul à exister. Et nous avions chaud.

Tu m'as aussi appris le secret du corps qui sait ne pas peser. Le corps qui sait être léger. Qui sait se diluer dans un autre liquide, tout en gardant la forme des deux corps.

Ce corps qui sait se faire liquide ; qui sait perdre sa forme pour mieux la retrouver.

De ce corps qui n'existe plus par tant de présence.

La caresse ne cesse d'être résolument un mouvement. La caresse ne s'arrête jamais. La caresse est un chemin de l'ailleurs à l'ailleurs ; un chemin insensé. Un aller-retour obsessionnel. La caresse

Et c'est l'histoire d'un petit garçon qui un jour fait l'amour à sa maman. C'est une histoire accidentelle. Le petit garçon dormait avec sa maman. Petit garçon faisait un calin à sa maman. Des caresses à sa maman. Les deux corps étaient nus. Et le petit garçon, allongé de tout son long sur le long de sa maman, avait bougé dans le sommeil qui ne vient pas. Et le petit garçon n'avait pas compris pourquoi soudainement s'élevait une dureté qu'il ne connaissait pas. Et pourquoi, comme soudainement happé par une force dont qu'il ne comprend toujours pas, cette dureté au bout de soi est-elle maintenant enrobée d'une chaleur inconnue ? et pourquoi qu'on veut rester là ?

La maman avait vite mis fin au jeu.

Le garçon en voulait encore.

Et le lendemain, la maman avait parlé au papa ; et le papa avait parlé au garçon. Et le papa avait frappé le garçon et le garçon était triste. Le garçon était parti.

Collision

Il attend

Le désir fuit toujours. Son ennemi est la satisfaction. Aussitôt qu'il est satisfait, le désir cesse d'être désir pour devenir plaisir. Le plaisir, lui, est acquis, permanent. Mais désirer peut-il être un...

J'ai envie de perdre ma main dans tes cheveux et caresser du bout des doigts ta tempe fragile

...plaisir ? Voilà toute la question. On remarque dans nombre situations que faire durer le désir est un plaisir en soi. Il en va ainsi de la séduction amoureuse qui, jusque chez les animaux, revêt des codes et des longueurs qui permettent à ce désir qui dure de devenir un pur plaisir.

J'ai envie de froisser tendrement ta jupe si légère, saisir tes seins

Mais alors le désir n'est plus seulement attente. Cette attente peut devenir un acquis, cette attente peut satisfaire dans une certaine mesure le sujet. Et même le satisfaire plus encore de par son paradoxe

Envie d'arracher ta robe légère

qui est d'être en tension vers quelque chose tout en étant satisfait par cette tension même. Un serpent qui se mord la queue. Le plaisir immobile du désir changeant.

Mordiller tes cuisses, là où la peau est fine, si fine.

En ce cas on pourrait presque dire que le sujet est assis sur le vent

...

Pink Harmoni

Construire

Dans le souffle du vagin
La jeunesse saigne à mille dents
Saigne ses rêves tandis
Que l'idole de la route l'appelle

Dans l'ancre du vagin
La jeunesse saigne à mille dents
Et le refuge de son sommeil a des couleurs écarlatées
Eclatées de mauvais rêve
Tu ne dormiras pas ce soir, mon doux ami
Car tu sais que tu es seul.

Dans le risque du vagin
La jeunesse saigne à mille dents
Se réveille d'un mauvais coup de reins
Et tu en as assez de choisir à pile ou face
La morne incertitude de tes fantasmes abolis

Dans l'affre du vagin
La jeunesse saigne à mille dents
Et tu sais que ce soir tu ne rêveras plus
Non tu ne rêveras pas, mon ami
Car c'est trop facile de rêver
Et dans un âcre sursaut
Tu viens de constater tes mains
Dans le souffle du vagin

Couples

La structure d'un couple récent est assez semblable à celle d'un nouveau-né. Les deux conjoints ne sont plus je et tu ; ni tu et je ; mais nous. Et ce nous face au monde, pour le coup, ne forme plus qu'un être social. Ce n'est plus « tiens voilà Chacha ; elle est avec Bruno » ; c'est désormais « tiens voilà Chacha et Bruno ». Aussi, comme tout nouvel être unique, ce couple doit se trouver une ligne de conduite, de morale ; une éthique. Cette ligne de conduite n'est pas que mouvement et mondanités. Elle est essence.

Le nouveau-né essaie donc ses nouvelles jambes ; il hésite, trébuche ; il se sait observé ; et il sait aussi, secrètement, que ces regards extérieurs sont garants de sa pérennité : le vrai couple n'est jamais officieux. Aussi, voilà ce que je voudrais lui dire à ce couple :

« Ma chéri, ma chère chérie,

Brisons la glace de nos lèvres ! ils ne nous regardent pas. Si ; se peut qu'ils nous regardent. Ils nous envient même. Ils envient notre absence qui ne tient qu'au fil de leurs regards justement. Justement, ou injustement ma chérie. Qu'importe ! Brisons la larme de leur haine. Brisons la glace de nos lèvres.

Bisous... Bisous sur le front, bisous sur la joue. Joue avec moi, que je me joue de toi. Il ne tient qu'à moi de te surprendre ; et là, je te l'apprend : je te prend par-dessus, par-dessous, encore ; à droite à gauche, ma brioche. Je danse avec ta langue. J'emporte ta taille. Tayo ! On se casse ma belle ! On les laisse, on s'en va !
On est là

et la bulle comme une grande baleine s'enfle de nos contradictions

Mais en son sein, qu'y a-t-il ?

Le rien, le grand rien de l'amour.

Défi

Ne m'en veux pas c'est ainsi
Pour que je puisse t'aimer
Il me faut déjà apprendre à ne plus t'aimer

Car quand j'aime trop, je ne puis aimer correctement
Sois un peu sale, un peu idiote, un peu lourde
Que d'une chute en mon estime, tu soulèves la poussière de ma captivité.

Tu as semé tant d'étoiles dans le creux de mes yeux, que lorsque je les ferme je cultive des galaxies de toi.
Galaxies de toi Branches toquées toquant
Bruyamment à ma vitre

Quand je t'aime du premier coup
Tu m'es si grave avec ta légèreté, si grasse en tes lignes minces
Que tu m'aveugles et que je t'oublie

Il faudrait que je ne t'aime plus un instant
Que tu te dégradés un peu pour qu'à travers
Ton ombre je lise encore les galaxies de ton corps

Ne m'en veux pas c'est ainsi
Pour t'avoir aimé
Il me fallut apprendre à ne plus t'aimer.

